LES TRADITIONS POPULAIRES

DE L'ILLE-ET-VILAINE

I. — Un Voyage au Purgatoire.

Les habitants de Liffré, et des communes environnantes, connaissent tous l'histoire du père Malvat, de Gosné, qui cependant est mort depuis longtemps.

Cette histoire, que l'on dit encore aux veillées d'hiver, est telle que le bonhomme la racontait lui-même.

C'était un honnête homme que le père Malvat, qui ne passait point pour un menteur, pas plus qu'il n'aurait voulu se moquer des gens qui l'écoutaient.

Or donc, voici l'aventure qui lui était arrivée :

Il s'en alla, à Noël, payer ses fermages à son propriétaire, qui l'accueillit bien comme de juste, qui le fit asseoir, compta son argent et le félicita d'être aussi exact à payer son terme. Puis il ajouta : — Mon ami, je suis trop occupé en ce moment pour te faire une quittance, tu viendras la chercher dans quelques jours.

— A votre volonté, notre maître, répondit le fermier, j'ai confiance en vous, et je viendrai la *crir* dimanche prochain en allant à la messe.

Grand Dieu ! faut-il avoir du guignon tout de même : le propriétaire de la métairie du père Malvat mourut de mort subite le lendemain du jour où il avait reçu ses fermages.

Le malheureux paysan eut presque une faiblesse en apprenant cette nouvelle. Il courut bien vite déclarer aux héritiers du défunt qu'il avait payé son terme le jour de Noël; mais ceux-ci lui répondirent :

— Vous avez un reçu ?

— Nenni. Mon maître était occupé, et n'eut pas le temps de l'écrire.

— C'est malheureux pour vous, répondirent-ils; mais comme nous ne sommes pas obligés de vous croire, si vous ne produisez pas une quittance de votre paiement il faudra nous apporter de l'argent.

— Ciel! de l'argent! où je le prendrais-t-il? Je n'ai plus pas un sou chez moi.

— Cela ne nous regarde pas.

Voyant qu'il n'obtiendrait rien de pareilles gens, l'infortuné bonhomme s'en alla en pleurant.

Tous les jours suivants, il ne cessa de sangloter dans les champs en gardant ses vaches.

Le pauvre homme dépérissait à vue d'œil.

Une vesprée, qu'il geignait à fendre l'âme, il vit s'avancer vers lui un personnage étrange qui lui demanda ce qu'il avait ainsi.

— Ce que j'ai, répondit le vieillard, je suis la plus malheureuse des créatures du bon Dieu.

Si vous me faisiez connaître le sujet de vos peines, je pourrais peut-être vous consoler.

— Ah! je ne le crois guère, car voilà ce qui me chagrine.

Et il raconta à l'étranger l'accident qui allait être la cause de sa ruine.

Celui-ci, après l'avoir écouté attentivement et lui avoir fait répéter plusieurs fois le nom de son maître, lui dit :

— Mettez vos mains dans les miennes et vos pieds sur mes deux sabots.

Le père Malvat obéit, et aussitôt il se vit enlevé de terre et transporté à travers les airs dans un pays qui ne ressemblait en rien au bourg de Gosné.

Ils arrivèrent ainsi à la porte d'un palais dans lequel ils entrèrent. Qu'on juge de la surprise du paysan, lorsqu'en pénétrant dans un superbe appartement, il aperçut son maître qui était assis devant un bureau, en train de feuilleter des papiers.

— Ah! notre maître, s'écria le père Malvat, que je suis aise de vous retrouver pour vous réclamer le reçu de mon argent, car vos héritiers veulent me faire payer deux fois.

— Rassure-toi, mon ami, j'ai prié mon ange gardien d'aller te chercher pour te remettre la pièce que voici, qui prouve que tu ne me dois rien.

— Merci, notre maître, comme vous êtes bien logé, et que vous devez être heureux ici!

Tu crois cela, Malvat, et bien regarde ceci : Il déboutonna son habit et montra au paysan terrifié, la moité de son corps qui était en flammes.

— Jesus! Marie! vous êtes dans le purgatoire?

Il n'entendit pas la réponse à sa demande, car l'ange gardien lui fit signe qu'il était temps de retourner sur la terre, et lui tendit ses deux mains en même temps qu'il lui montrait ses deux sabots.

Un peu plus tard, le père Malvat se retrouva seul dans sa prée, au milieu de ses vaches, avec sa quittance dans sa poche.

Voilà cependant la pure vérité, disait-il, en racontant son voyage au purgatoire, et malgré tout, il y avait encore des gens qui ne voulaient pas le croire.

II. — Le Pet de l'Ane.

Un promeneur, à travers la campagne, aperçut un paysan en train d'émonder un chêne. Remarquant qu'il était assis sur la branche qu'il coupait, il lui dit :

Mon ami, avant cinq minutes, tu tomberas par terre.

L'homme se contenta de hausser les épaules, et continua de frapper le bois de sa cognée.

Lorsque la branche se détacha de l'arbre, le paysan la suivit dans sa chute, mais heureusement ne se fit pas de contusions graves.

« Comment! pensa-t-il en lui-même, voilà un étranger qui m'a prévenu que j'allais tomber de cet arbre, avant que cinq minutes se soient écoulées et, en effet, me voilà par terre. A coup sûr, c'est un devin! »

Il se releva aussitôt, courut après le promeneur, et du plus loin qu'il le vit, il cria : « Monsieur? Monsieur? Vous avez dit vrai, je suis tombé. Donc vous êtes un devin; dites-moi, je vous prie, quand je mourrai? »

L'habitant de la ville ne douta pas qu'il avait affaire à un pauvre d'esprit et, pour s'en amuser, il répondit :

— Tu mourras quand ton âne aura pété trois fois.

— O ciel! dit le villageois, qui connaissait les défauts de sa bourrique, je n'ai plus grand temps à vivre.

A partir de ce moment il fit tout ce qui dépendait de lui pour ne pas échauffer sa bête, la mit à la diète, et évita de lui donner des

aliments qui auraient pu provoquer ce qu'il redoutait maintenant le plus au monde.

Malgré cela, l'âne fit un bruit qui désespéra son maître.

Celui-ci redoubla de soins; mais il eut beau faire, la bête fit une seconde incongruité plus éclatante que la première.

« C'est par trop fort, s'écria l'homme : on dirait que l'animal le fait exprès. Aussi nous allons bien voir : » Il prit son eustache, aiguisa un morceau de bois, et l'enfonça, à coups de maillet, dans l'orifice cause de ses frayeurs.

Cela fait, il mit une charge de bois sur le dos de l'âne, et se dirigea vers sa demeure.

Soudain, la bête fit un tel effort, que la bonde sortit de son corps, comme le boulet d'un canon, et, avec un bruit formidable, alla frapper son conducteur en pleine poitrine.

Celui-ci tomba à la renverse en murmurant : « C'en est fait de moi, je suis mort! » Et il s'allongea commodément dans un fossé.

Quand sa femme et ses enfants virent l'âne revenir seul à la maison, ils craignirent d'avoir un accident à déplorer, et tous partirent à la recherche de l'absent.

Arrivés à la bifurcation de deux chemins, ils se demandèrent lequel ils devaient prendre. Comme ils n'étaient pas d'accord sur la route à suivre, ils entendirent une voix, partant d'un fossé, qui disait : « *Moi, de mon vivant, je prenais toujours le chemin qui est à droite.* »

Les bonnes gens s'empressèrent d'aller voir qui parlait ainsi, et reconnurent celui qu'ils cherchaient.

Ils eurent toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il n'était pas mort, parce que, disait le bonhomme : « *Un devin ne peut se tromper.* »

III. — Le Suaire du Cimetière.

(Conte fantastique du Canton de Liffré).

Une couturière, du bourg de Liffré, étant assez bonne ouvrière, avait beaucoup d'ouvrage, aussi prit-elle une petite apprentie pour l'aider.

Toutes deux allaient en journée, non seulement, dans le bourg

mais également dans les villages de la paroisse et même dans les communes voisines.

Un soir, qu'elles s'en revenaient, et qu'il faisait quasiment nuit, elles passèrent près d'un cimetière. Tout à coup, la maîtresse s'arrêta épouvantée et dit à son apprentie : « Regarde donc, un suaire que voilà étendu sur une tombe avec des cierges aux quatre coins. »

— Mais je ne vois rien, répondit la jeune fille, c'est sans doute pour me faire peur.

— Comment? tu ne ne vois rien? Là à droite, à côté de la vieille croix paroissiale en granit.

— Vous avez, pour sûr, la berlue, car moi je ne vois rien.

Une fois rentrée chez elle, la couturière raconta à sa mère ce qui lui était arrivé. « Je suis certaine, dit-elle, d'avoir vu un suaire sur une tombe du cimetière et quatre cierges allumés. Cependant mon apprentie, elle, n'a rien vu.

— Celle qui voit, répondit la mère, est dans la grâce du bon Dieu, et celle qui ne voit rien est en état de péché mortel. La prochaine fois que t'apparaîtra cette vision, il faudra t'armer de courage, entrer seule dans le cimetière, t'agenouiller près de la tombe, toucher le suaire et réciter des prières pour le mort qui a été enterré à cette place.

Dès le lendemain soir, l'ouvrière aperçut ce qu'elle avait vu la veille. Elle congédia son apprentie, et plus morte que vive, alla prier sur la tombe.

Comme elle touchait le linceul étendu à ses pieds, une voix, semblant sortir des entrailles de la terre, lui dit : « *Ce linceul servira à t'ensevelir.* »

La couturière se sauva, effrayée, et s'en alla répéter à sa mère les paroles qu'elle venait d'entendre.

— C'est la peur que tu as eue, qui t'a rendue folle, et c'est ton esprit surexcité qui t'a soufflé aux oreilles des mots insensés. Il faudra retourner, mon enfant, sur cette tombe, afin d'avoir l'explication de ce mystère.

— Oh ! je n'oserai jamais.

— Je t'accompagnerai un bout de chemin, et je resterai à t'attendre.

— Oui, comme cela j'y consens.

Elle retourna sur la tombe au suaire, où elle entendit, très distinctement, les paroles suivantes :

— C'est ta sœur morte, il y a un an, qui, par ma voix, te supplie de demander à ta mère de faire dire un *trentain* pour le repos de son âme.

— Elle ne voudra pas me croire.

— Alors tu lui montreras l'empreinte ineffaçable des cinq doigts de ma main, marquée sur ton épaule.

Et la pauvre fille sentit la main du squelette peser sur elle.

Comme elle se relevait épouvantée, la voix répéta encore : « *Le linceul qui est sous tes pieds servira à t'ensevelir.* »

La couturière alla rejoindre sa mère, à laquelle elle fit part de ce qu'elle venait d'entendre, et lui montra les cinq doigts du squelette marqués sur son mouchoir de cou.

Elle avait été tellement impressionnée qu'elle rentra malade chez elle, s'alita pour ne plus se relever ; une fièvre terrible s'empara d'elle et la conduisit au tombeau après huit jours de délire et de souffrances.

Lorsqu'elle fut morte, on aperçut sur une table, sans savoir qui l'avait apporté, le linceul du cimetière qui servit, en effet, à ensevelir le corps de l'infortunée couturière.

AD. ORAIN.

Conté par MARIE SAUVÉ, femme de ménage à Liffré.)